

L'ombre de Rome ou l'impossible Europe romaine des Italiens (XIV^e-XVI^e siècles)

L'ombra di Roma o l'impossibile Europa romana degli Italiani (XIV-XVI sec.)

*The Shadow of Rome, or the Impossible Roman Europe of Italians (14th-
16th Centuries)*

Giovanni Stranieri



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/5219>

DOI : [10.4000/cei.5219](https://doi.org/10.4000/cei.5219)

ISSN : 2260-779X

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-063-1

ISSN : 1770-9571

Référence électronique

Giovanni Stranieri, « L'ombre de Rome ou l'impossible Europe romaine des Italiens (xiv^e-xvi^e siècles) », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 27 | 2018, mis en ligne le 30 septembre 2018, consulté le 27 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cei/5219> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cei.5219>

Ce document a été généré automatiquement le 27 mars 2021.

© ELLUG

L'ombre de Rome ou l'impossible Europe romaine des Italiens (XIV^e-XVI^e siècles)

L'ombra di Roma o l'impossibile Europa romana degli Italiani (XIV-XVI sec.)

The Shadow of Rome, or the Impossible Roman Europe of Italians (14th-16th Centuries)

Giovanni Stranieri

Introduction

- 1 L'objectif de cette contribution consiste à interroger la relation entre les « Italiens » et l'« Europe » en tant que produits et producteurs d'imaginaire social et spatial¹. Disons d'emblée qu'un effort préliminaire de définition est nécessaire si l'on veut employer ces termes sans guillemets, car il s'agit dans les deux cas de concepts non univoques, en devenir et qui demandent donc à être historicisés. De fait, les Italiens ont joué un rôle capital dans l'élaboration et la diffusion d'une certaine représentation de l'Europe, tout au long du Moyen Âge et encore à l'époque moderne. En même temps, l'Europe a joué un rôle actif, entre attraction et répulsion, dans l'émergence d'un imaginaire italien. Or, je souhaiterais suggérer — car une démonstration exhaustive ne saurait être menée dans ce cadre restreint — que pour comprendre cette interaction il faut inévitablement passer par un troisième pôle imaginaire : l'idée de Rome.
- 2 Premièrement, l'idée d'Europe doit être circonscrite dans son sens général ainsi que dans sa diffusion et pratique au sud des Alpes. Certes, ce terme explicite ne fait qu'une timide apparition aux VIII^e-IX^e siècles, avant de disparaître pour ne réapparaître qu'au XV^e siècle. Néanmoins, il importe d'interroger le sens que ce nom recouvre dans les sources ainsi que les autres termes et concepts géographiques ou culturels qui pourraient en être des figures, des représentations en mouvement.

- 3 Deuxièmement, parler d'Italiens pour l'époque envisagée n'a de sens qu'à condition d'entendre par là les élites politiques et intellectuelles qui sont les productrices de toute conscience spatiale, politique et culturelle dans un espace qui devient l'Italie justement à cette époque-là et sous leur action. Parmi ces acteurs, une place prépondérante, nous le verrons, revient à la papauté même si celle-ci n'est pas réductible à son implantation italienne. Au fur et à mesure que ces élites définissent de nouveaux cadres imaginaires, l'Italie et les Italiens émergent des sources de la fin du Moyen Âge par quelques marqueurs et vecteurs essentiels : une définition culturelle, autour de l'héritage latin et d'une langue commune aux élites ; un espace, délimité par la littérature et la cartographie ; un mépris croissant envers les « barbares » ultramontains et le rejet de tout héritage autre que la romanité dans la représentation d'une identité italienne.
- 4 Ces observations débouchent sur le postulat de fond de cette contribution : la définition respective et réciproque des Italiens et de l'Europe n'est pas intelligible sans prendre en compte une troisième idée qui est en réalité un troisième pôle imaginaire, à savoir Rome ou plutôt l'idée et le mythe de Rome. Ainsi, au fil de ces pages, je tâcherai de faire émerger le rapport d'abord équivoque puis fondamentalement conflictuel entre l'idée de Rome et l'idée d'Europe tel qu'il se dessine sous la plume des intellectuels italiens du XIV^e au XVI^e siècle.

1. « Europe » : une idée médiévale

- 5 Le terme « Europe » est absent des sources et des débats du début de la période considérée. Pourtant, bien avant le XIV^e siècle, il est possible de repérer plusieurs représentations susceptibles d'en recouvrir l'étendue. Pour cela, il faut faire plusieurs pas en arrière, car l'« Europe » est une idée alto-médiévale. Le choronyme apparaît certes dans le monde assyrien au VIII^e siècle av. n. è. (*Ereb*, le couchant) puis vers 700 ans av. n. è. en Grèce, dans un hymne à Apollon où *Eurôpè* indique le littoral occidental de la mer Égée. Plus tard, Anaximandre, Hécatée de Milet ou encore Hérodote l'imposeront comme le nom d'une des trois parties du monde qu'ils connaissaient, dont les frontières restaient très floues dès qu'on s'éloignait de la Méditerranée². À travers la formalisation cartographique des savants hellénistiques, cette Europe traverse l'Antiquité tout en restant une simple indication géographique, car le monde gréco-romain mord sur les trois parties du monde connu, centré comme il l'est sur la Méditerranée.
- 6 Pour que le mot « Europe » en vienne à désigner des peuples que des traditions et des relations spéciales unissent et distinguent, un monde³ face à d'autres mondes, il faut attendre le début du Moyen Âge en Occident. C'est d'abord en dehors de l'ancien œcoumène impérial que le moine irlandais Colomban, vers 600, s'adresse au pape Grégoire le Grand en tant que chef des églises de « l'Europe toute entière⁴ ». Cette précision devait paraître importante à une époque où l'ancienne *pars Occidentis* ne comprenait pas un certain nombre de régions nouvellement christianisées. De ce fait, une première équivalence s'affirme entre l'Europe et la chrétienté latine, encore partielle puisque cette dernière s'étend également aux diocèses africains. Plus tard, après l'islamisation foudroyante de l'Afrique du Nord, cette identification devient complète, comme l'atteste une chronique anonyme de Cordoue qui désigne comme « *Europenses* » les Francs qui ont vaincu près de Poitiers en 732 les troupes arabo-

berbères⁵. Avec Pierre Riché, l'on peut dire qu'à ce moment-là l'Europe est devenue une « personne morale », un monde qui coïncide avec la chrétienté latine et occidentale, opposé à la chrétienté byzantine et *a fortiori* aux musulmans⁶. Sur le plan militaire et économique, il s'agit de l'espace sous hégémonie franque que l'évêque Théodulf (755-820) appelle sans hésiter et à plusieurs reprises l'Europe⁷.

- 7 La papauté romaine contribue amplement à ce premier essor d'un imaginaire communautaire et spatial européen, mais elle aspire toutefois à orienter à son avantage ce nouveau champ de force. En l'an 800 le pape Léon III (795-816), dans la basilique Saint-Pierre, couronne et sacre le roi des Francs Charles comme « empereur auguste des romains⁸ ». Bien entendu, ce sacre renforçait le projet hégémonique des Pippinides qui devenaient les rénovateurs de l'Empire romain en Occident et se voyaient investis d'une mission divine⁹. Néanmoins, un tel acte revêtait une importance autrement fondamentale et fondatrice pour la papauté qui remettait ainsi Rome au centre d'un espace carolingien dont le barycentre était naturellement axé sur le Rhin.
- 8 Cet événement constitue, à mon sens, la collision initiale entre la première Europe carolingienne et la première *renovatio* médiévale de l'idée de Rome. Pour le pape, il s'agit de « romaniser » ce nouvel espace de l'imaginaire carolingien qui est une Europe en gestation, dans le but d'en faire un nouvel espace romain. La papauté parachève de cette manière un revirement imaginaire planifié sur la longue durée, depuis que les papes Damase (366-384) et Léon I^{er} (440-461) ont affirmé que c'était le trône de Pierre qui faisait de Rome la capitale du monde¹⁰.
- 9 Cela fut un coup de maître diplomatique : comment en douter au regard de la longue fortune médiévale de l'idée de Rome ? Bien que le barycentre de l'empire fût situé sur l'axe rhénan, la papauté permettait à Rome de se rêver à nouveau comme le centre du monde. Cette tension entre deux espaces de l'imaginaire est l'un des caractères constitutifs de l'époque qui a été rétrospectivement appelée « Moyen Âge » et qui dure tant que dure cette tension entre un aimant austrasien et un aimant romain. Lorsque celle-ci éclate, le Moyen Âge sera clos et inventé en même temps. D'un côté, certains empereurs entendent l'empire comme une *renovatio* autant que comme une *refondatio* voire une *translatio* vers le Rhin de l'idée impériale¹¹. C'est cela que semble traduire, au tournant des x^e-xi^e siècles, une image du Livre des Évangiles d'Otton III qui montre *Roma* venant faire allégeance à l'empereur, avec la *Gallia*, la *Lamagna* et la *Sclavinia*¹². C'est dans le même esprit que le *rex Germaniae* Henri II (1002-1024) prend le titre de « *romanorum rex* » bien avant son couronnement impérial à Rome en 1014, bafouant à la fois la prééminence papale et celle de l'empereur « des Romains » qui siège à Constantinople. En revanche, de Grégoire VII (1073-1085) à Innocent III (1198-1216) puis à Boniface VIII (1294-1303), l'Église romaine se proclame seule héritière de l'*imperium terrenum* de Constantin¹³, que le pape aurait seulement délégué à Charlemagne¹⁴, mais dont il continuerait d'exercer l'*auctoritas*. Boniface VIII ira même jusqu'à affirmer : « *Ego sum Caesar, ego sum imperator*¹⁵. »
- 10 Déchirée entre ces deux pôles empreints de romanité, la première Europe disparaît de la documentation à partir du x^e siècle. Pendant plusieurs siècles, les élites politiques et intellectuelles de la Péninsule, avec la papauté en tête de file, continueront de se représenter comme le centre de gravité fatal et inévitable du nouvel Empire romain d'Occident. Tant que cette vision italo-centrée — si fictive soit-elle — tient, les producteurs d'identité qui opèrent au sud des Alpes supportent et s'inscrivent

volontiers au cœur d'une *renovatio* de l'idée de Rome qui surplombe et annule, en définitive, toute idée médiévale d'Europe.

- 11 Cependant, au fur et à mesure que ces deux résurgences médiévales du mythe de Rome s'érodent et se délégitiment mutuellement, une troisième déclinaison du même mythe s'affirme dans le futur espace italien : la Rome républicaine, exaltée pour ses libertés politiques, qui sont par ailleurs largement idéalisées¹⁶. Ce sont les élites de la Ville elle-même qui brandissent les premières cet étendard face à la *renovatio* ottonienne qu'elles perçoivent comme une germanisation insupportable de l'empire. Même la décision d'Otton II de résider sur le Palatin et de se faire enterrer au Vatican est reçue comme une invasion davantage que comme un privilège¹⁷. Ainsi, les rébellions sont fréquentes et atteignent leur paroxysme lors du sacre d'Otton III par son cousin le pape Grégoire V (996-999). La noblesse romaine paraît dès lors bien consciente de la nature fictive de la romanité et de l'universalité d'un empire qui est de fait germanique et qui a satellisé une papauté corrompue.
- 12 Il faudra attendre l'année 1143 pour que cette idée alternative d'une romanité municipale débouche sur la restauration de l'ancien Sénat et la proclamation de la république communale romaine dirigée par Arnaud de Brescia. À cette époque, de nombreuses communes nord-italiennes cultivent également les libertés « romaines » et se choisissent des mythes de fondation renvoyant à Rome¹⁸. Bien que souvent éphémère et elle-même relativement mythique, cette romanité républicaine et municipale sera le fondement de l'émergence d'une nouvelle idée d'Italie comme espace autonome, tout en admettant une porosité féconde et toujours ambiguë avec l'usage impérial et universaliste de l'idée de Rome.

2. Vers l'Italie romaine et le retour des barbares

- 13 Au début de la période envisagée par notre colloque, les cadres unificateurs de cette Europe impériale et romaine éclatent. Le départ du pape à Avignon, l'émergence des monarchies française et anglaise ainsi que l'identification définitive de l'empire avec l'espace germanique¹⁹ épuisent les deux romanités universalistes. L'Italie perd, dans le même mouvement, sa place de centre effectif de la papauté et de centre idéal de l'empire. Pour la culture italienne, c'est un traumatisme et l'ouverture d'une crise.
- 14 Les réactions des intellectuels italiens sont diverses mais convergent finalement vers une position dominante et durable. D'un côté, l'on trouve ceux qui, comme Dante Alighieri, luttent contre ces processus, qu'ils croient réversibles, et prônent la continuité de la fiction impériale, appelant de leurs vœux le retour du pape et la restauration de l'autorité impériale dans une Italie qui, sans l'empire, n'est plus « *domna di provincia ma bordello*²⁰ ». À cette ligne velléitaire, Pétrarque oppose un schéma dualiste qui se révélera gagnant. Dans son sillon, la plupart des intellectuels²¹ et surtout la figure singulière de Cola di Rienzo opposeront des étrangers « barbares » qui vivent au-delà des Alpes et, dressés contre eux, des « Italiens » appelés à revendiquer pour eux seuls le glorieux héritage romain et latin.
- 15 Ce terme d'« Italiens » n'est pas entièrement inédit, mais il n'était apparu jusque-là que dans le contexte des polémiques entre la papauté et l'empire, entre les communes et l'empire, ou encore chez les exilés, et toujours comme une référence érudite à l'Antiquité. Par exemple, Grégoire VII avait fait appel à « tous les Italiens » contre les prétentions des empereurs germaniques, et les communes lombardes s'étaient unies

« pour l'honneur et la liberté de l'Italie et pour préserver intacte la dignité de l'Église de Rome²² ». En revanche, au milieu du XIV^e siècle, les intellectuels produisent une véritable idée d'appartenance commune, distincte des coutumes ultramontaines. Riccardo Fubini est le dernier à avoir fait le point sur ce moment décisif de l'émergence d'une entité culturelle, d'un espace et d'un système politique italiens spécifiques²³. La culture italienne repère dans l'héritage culturel romain – la latinité – son horizon dynamique, sa possibilité de rester centrale face au reste du monde. Ce processus forge une idée « ultralatine » de l'Italie, qui se revendique comme supérieure et opposée à la « barbarie » des peuples *oltramontani* qui sont volontiers représentés comme violents et brutaux, comme le furent leurs ancêtres gaulois et germaniques. Pétrarque ne pourrait être plus clair quand il affirme « *sumus enim non Greci, non barbari, sed Itali et latini*²⁴ ».

- 16 Sur le plan factuel, le programme le plus significatif est la « renaissance du peuple de Rome » envisagée par Cola di Rienzo et les nouveaux groupes sociaux dont il est l'expression²⁵. Cola tente dans un premier temps d'imposer le sénat et le peuple de la Ville comme seule autorité pouvant légitimement octroyer la couronne impériale – d'autant que le pape ne siège plus à Rome depuis des décennies –, couronne qu'il propose à l'héritier de la couronne de Bohême Charles IV. Puis, déçu par le couronnement de celui-ci à Bonn en 1346, Cola, devenu l'année suivante tribun et « libérateur de la république de Rome », concède, au nom du peuple romain, la citoyenneté romaine à tous les habitants des villes italiennes représentées à Rome²⁶. Ce dispositif est complété par une circulaire dans laquelle Cola concède à la totalité des « Romains », autrement dit – comme il le précise – à tous les habitants de la Péninsule, les « Italiens », le droit de participer à l'élection du nouvel empereur, qu'il espère gagner. Or, ce geste de Cola témoigne d'une vision entièrement nouvelle où la romanité est revendiquée comme un héritage fondateur d'une identité commune à tous les habitants de l'Italie, qu'il entend et décrit dans les limites de la péninsule italienne avec Rome comme capitale.
- 17 Ce programme reçut l'appui enthousiaste de Pétrarque. « Citoyen romain » dès 1341, Rome est pour lui la « *nostra publica parens* » et la « *gloriosa regina urbium* » dont il invoque la renaissance politique²⁷. La romanité républicaine est pour Pétrarque la seule force capable de renouveler les sociétés italiennes. Il adhère avec enthousiasme à un programme qui, d'une part, déclare Rome capitale du monde et fondement de la chrétienté, et, d'autre part, promet la liberté aux villes italiennes. En 1344, dans la chanson *Italia mia*, il proclame l'unité de la civilisation italienne sur la base de la tradition de Rome et dénonce l'emploi du « *barbarico sangue* » par les seigneurs italiens²⁸. Dans son poème *Africa* (1338-1347) il exalte les vertus de Rome et des Romains à travers les victoires de Scipion en Afrique et son retour triomphal. Ainsi, Pétrarque – qui pourtant changea plusieurs fois d'idées, déçu par Cola et tenté par un rapprochement avec l'empereur et le pape²⁹ – achève l'identification idéologique de l'Italie avec l'héritage romain, l'affranchissant de l'idéologie universaliste mourante et lui offrant un espace et un horizon autonomes.
- 18 Cette revendication, l'évolution du rapport de force, toujours plus défavorable, ainsi que le douloureux constat des invasions, de la division et de l'impuissance des princes italiens, sont une des bases spécifiquement italiennes de la culture humaniste, qui considère la distance historique qui la sépare de l'« Antiquité », qu'elle invente par là même, en même temps que le « Moyen Âge » et la « Renaissance³⁰ ». Bien plus qu'en France ou en Allemagne³¹, la conscience du progrès des arts, des lettres et des sciences

aboutit ici au rejet d'un Moyen Âge « barbare » et à un appel appuyé au retour à la pure « romanité », reniant ce qui était au fond l'essence même du Moyen Âge, l'hybridation romano-germanique dans le cadre universaliste de l'empire chrétien. C'est dans le sillon de Cola et de Pétrarque que cet espace inachevé, morcelé, subordonné aux visées germaniques, françaises puis espagnoles entame un processus d'intégration culturelle sans pareille.

- 19 Il est possible d'indiquer certains marqueurs et vecteurs essentiels de cette évolution identitaire, sans aucune visée exhaustive. Premièrement, les termes « *latino* », « *italico* » et « *italiano* » sont de plus en plus utilisés comme synonymes, et ce déjà chez Dante quand il rencontre, par exemple, Sapia de Sienne dans le Purgatoire³² ou encore quand il traite des langues romanes dans le *De Vulgari Eloquentia*³³. Chez Giovanni Villani, les termes « *romani* », « *italici* » et « *italiani* » sont également utilisés indifféremment comme synonymes ou du moins apparaissent-ils relativement superposables avec, par ailleurs, une grande désinvolture chronologique, car les mêmes ethnonymes sont utilisés pour l'Antiquité et pour l'époque contemporaine³⁴.
- 20 L'espace constitue un deuxième marqueur fondamental dans ce processus. Le choronyme « *Italia* » revient à 362 reprises dans la *Nuova Cronica* (« *paese d'Italia* », « *parti d'Italia* », « *regno d'Italia* », etc.), que ce soit dans un contexte antique ou contemporain. Plus tard, Machiavel consacrera cette vision unitaire en parlant à 469 reprises d'« *Italia* » dans son œuvre pour indiquer la totalité de la Péninsule en-deçà des Alpes³⁵. Parallèlement, à partir du XIV^e siècle, les grandes cartes qui représentent l'Italie comme l'avaient décrite Virgile et Pline, comprise entre les Alpes et le détroit de Messine, se multiplient³⁶. L'unité géographique et historique de l'Italie est donc, pour la culture italienne du Trecento et du Quattrocento, légitimée par un lien ininterrompu avec l'Antiquité capable de neutraliser, à lui seul, les lamentables divisions contemporaines.
- 21 Troisièmement, cette italianité entièrement latine se nourrit du rejet de la « germanité » et plus généralement de la « barbarie ultramontaine ». Bien sûr, ce sentiment antigermanique n'était pas entièrement nouveau. Dès le haut Moyen Âge, l'Église avait systématiquement nié toute inclusion possible de la culture longobarde en tant que telle dans la culture des « Romains³⁷ ». Pourtant, les paroles de Pétrarque dans la chanson *Italia mia* susmentionnée n'ont pas de précédent dans l'opposition entre le « *Latin sangue gentile* » et le « *barbarico sangue* » des « *fiere selvagge* » qui parcourent la Péninsule, tandis que « nos » ancêtres Romains terrorisèrent « leurs » ancêtres Germains et Gaulois³⁸ :

[...] Or dentro ad una gabbia / fiere selvagge et mansüete gregge / s'annidan sí che sempre il miglior game: / et è questo del seme, / per piú dolor, del popol senza legge, / al qual, come si legge, / Mario aperse sí 'l fianco, / che memoria de l'opra ancho non langue, / quando assetato et stanco / non piú bevve del fiume acqua che sangue. / Cesare taccio che per ogni piaggia / fece l'erbe sanguigne / di lor vene, ove 'l nostro ferro mise. [...]

- 22 Encore rare chez les auteurs du XIV^e siècle (Dante, Pétrarque lui-même, Boccace ou encore Villani) l'emploi du terme « *barbaro* » devient très fréquent au tournant du XVI^e siècle, dessinant un pont entre l'Antiquité romaine et l'actualité, notamment chez Machiavel (24 occurrences) et Guichardin (42 occurrences). Plus tard, cette germanophobie sera renforcée par la violente vague anti-romaine suscitée par la Réforme, la Contre-Réforme et les guerres de Religion. Le nationalisme germanique se nourrira, spéculativement, d'un sentiment antilatín qui sera à la fois politique (en

direction antifrançaise), confessionnel (antipapal) et culturel (se démarquant de l'hégémonie culturelle italienne).

3. Essor et échec d'un nouveau rêve européen

- 23 Nous avons vu à quel point les relations entre les pouvoirs et les intellectuels italiens d'une part, et l'Europe comme République chrétienne médiévale d'autre part, ont été influencées par la présence immanente de la *renovatio* de l'idée de Rome. Ensuite, à partir du XIV^e siècle, la culture italienne cultive une nouvelle forme de nostalgie de l'Antiquité, qui produit cette fois un projet entièrement italien : Rome doit renaître en Italie et ce n'est qu'ainsi que l'Italie pourra se hisser au niveau des puissances du continent.
- 24 Ce projet — qui connaît une forme de réalisation partielle dans le retour progressif de la papauté en Italie après le concile de Constance et paraît se consolider sous le pontificat de Nicolas V (1447-1455) — piétine ensuite pendant une génération, après la chute de Constantinople. La menace ottomane, qui atteint les rives de l'Adriatique, favorise en effet un regain universaliste, sous la houlette du cardinal Enea Silvio Piccolomini, qui deviendra pape sous le nom de Pie II (1458-1464). Celui-ci incarne la quintessence de la Renaissance italienne, mais ses missions cardinalices ont également fait de lui un grand connaisseur du monde germanique. Il propose aux États européens de constituer une alliance antiturque, sous l'autorité universelle du pape. Son traité *De Europa* (1458) constitue la première histoire intégrée d'une Europe qui coïncide avec la chrétienté et qui a vocation à résoudre toutes les anciennes oppositions. Sous sa plume, les Européens apparaissent pour la première fois comme « *europæos homines* » et non comme « *europenses* », marquant la transition d'une définition comme simple habitants d'un espace vers une définition collective de ces peuples en tant que civilisation³⁹.
- 25 Face à une menace extérieure inédite depuis les conquêtes arabes, l'Europe semble pouvoir retrouver le sens d'Europe-chrétienté qui fut le sien au VIII^e siècle, d'autant que les conquêtes germaniques l'ont élargie vers l'est et, plus encore, dès lors que l'Empire byzantin est entré dans sa phase terminale. De fait, l'extinction du « dernier Empire romain », privant l'Église orthodoxe de toute base temporelle, relance le débat sur une définition unitaire de l'Europe-*christianitas*. Dans la vision de ces intellectuels, surtout italiens, l'Europe, dans sa totalité, incarne désormais « la » civilisation, car ces brillants humanistes revendiquent pour elle tout à la fois le monopole de la foi chrétienne, la renaissance des lettres latines, sans oublier ni la fructueuse hybridation entre latinité et germanité ni l'héritage de la byzantinité et de l'orthodoxie. Ainsi, pour le futur Pie II, seule cette vaste Europe-chrétienté peut espérer faire le poids face à l'avancée ottomane⁴⁰.
- 26 Il est pourtant un aspect pour lequel Pie II marche dans les pas de ses prédécesseurs du Moyen Âge central : au cœur de son Europe-civilisation ne peut se trouver que la papauté au prestige rénové — sur le plan institutionnel, moral et culturel — qu'il incarne si brillamment. C'est pourquoi, dans la perspective de notre démonstration, son programme « européeniste » représente aussi la dernière tentative de remettre l'Italie au centre de l'Europe par le truchement d'une nouvelle croisade. Dans le *De Europa* de Pie II, l'Italie joue le rôle d'une matrice, d'où proviennent tant la latinité que la chrétienté et qui a accueilli les rescapés de Byzance. Après l'Italie, et dans la même

logique de réactivation du modèle universaliste médiéval, se trouve la Germanie, car Charlemagne et l'empire furent germaniques. En revanche, les Français sont systématiquement pointés du doigt, tout comme les autres monarchies dont les ambitions sont jugées responsables de la crise de la République universelle.

- 27 Finalement, ce projet ambitieux sera voué à l'échec. Les princes chrétiens se montrent rétifs aux ordres de Pie II et continuent de se considérer comme affranchis de tout lien de subordination envers les autorités universelles impériales comme papales. Le pape mourra d'ailleurs seul à Ancône, dans l'attente d'embarquer pour la croisade, tandis que le roi de France s'emploie à défaire son système d'alliances⁴¹. Son projet sera périodiquement mais inutilement réactivé, à chaque fois que la menace ottomane se fera plus pressante, entre le sac d'Otrante (1480-1481) et la bataille de Lépante (1571) : à chaque fois, ce sont les Ottomans qui font l'unité de l'Europe, mais cela ne dure que le temps d'une bataille, car les conquêtes océaniques orientent décidément les puissances atlantiques vers d'autres horizons. Après Lépante, le Grand Turc n'est plus une priorité stratégique pour les empires coloniaux européens.
- 28 Or, le mouvement même qui porte l'Europe triomphante au centre du monde place l'Italie aux marges de l'Europe. Érigée par l'Espagne en glacis antiottoman, la Péninsule devient alors un champ de bataille et une périphérie appauvrie des puissances européennes. Dans ce climat d'amertume et de violence, dont le sac de Rome par les lansquenets de Charles Quint (1527) constitue l'image la plus saisissante, le schisme protestant apporte la dernière touche à l'antigermanisme des Italiens, qui sera désormais à la fois politique, identitaire et confessionnel. L'identité italienne, déjà structurée autour des revendications identitaires romaine et latine, devient également catholique romaine⁴².
- 29 Dans ce contexte, la papauté — qui est la seule entité politique péninsulaire à profiter de la conquête du monde, mondialisant son influence et accumulant une partie des richesses fabuleuses provenant des colonies — est encore capable de lancer un ultime défi à l'histoire de l'Europe. Les papes du xvi^e siècle rebâtissent les basiliques paléochrétiennes, placent des obélisques antiques devant Saint-Pierre et Saint-Jean-du-Latran, hissent au sommet des colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle les statues des deux apôtres, qui remplacent celles des empereurs. La Rome de la Contre-Réforme se représente alors comme la métropole de toutes les nations chrétiennes et la patrie commune d'une Europe mondialisée, se projetant une nouvelle fois dans un horizon impérial⁴³.

Conclusions

- 30 Tout au long du Moyen Âge, dans le cadre et selon les définitions que j'ai proposées, les Italiens et l'Europe ont constamment interagi par l'intermédiaire d'un troisième interlocuteur, l'idée de Rome.
- 31 Aux xiv^e-xvi^e siècles, une première idée d'Italie émerge en réaction à la fin de l'Empire romain médiéval. Progressivement, l'idée de Rome est invoquée comme l'élément matriciel de l'identité italienne et d'elle seule, par opposition aux autres peuples du continent. Ainsi, la délimitation d'un espace unitaire correspondant à l'Italie augustéenne, la définition d'une langue commune et l'orgueil culturel de l'humanisme fondent la première identité agrégative des Italiens, tandis que la germanophobie et

plus généralement le rejet dans la « barbarie » de tous les autres peuples d'Europe fondent leur identité oppositionnelle⁴⁴.

- 32 Ni la légitimité historique de cet imaginaire ni ses conséquences jusqu'à la constitution de l'État national en 1861 ne peuvent être discutées ici. Pour clore ces brèves remarques, j'insisterai sur l'importance des débats intellectuels de cette période matricielle, qui met un terme au Moyen Âge et ouvre la Renaissance. C'est bien dans la droite ligne de ce processus de formation que la culture italienne des temps modernes définira la latinité et la romanité comme les catalyseurs essentiels d'une identité commune aux sociétés établies au sud des Alpes, en concurrence voire en méprisante opposition avec le reste de l'Europe.

BIBLIOGRAPHIE

D'AMICO Juan Carlos, *Le mythe impérial et l'allégorie de Rome. Entre Saint-Empire, Papauté et Commune*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2009.

DEBARBIEUX Bernard, *L'espace de l'imaginaire. Essais et détours*, Paris, CNRS Éditions, 2015.

FUBINI Riccardo, « L'idea d'Italia fra Quattro e Cinquecento: politica, geografia storica, miti delle origini », *Geographia Antiqua. Rivista di geografia storica del mondo antico e di storia della geografia*, vol. VII, « L'idea di Italia. Geografia e storia », 1998, p. 53-66.

GIARDINA Andrea et VAUCHEZ André, *Il mito di Roma. Da Carlo Magno a Mussolini*, Rome-Bari, Editori Laterza, 2000.

JUDIC Bruno, « La notion d'Europe chez saint Colomban », dans O. Wattel-de-Croizant (éd.), *D'Europe à l'Europe III. La dimension politique et religieuse du mythe de l'Europe de l'Antiquité à nos jours*, Tours, Éditions du Centre de recherches Piganiol et Christian de Bartillat, 2002, p. 139-153.

LARNER John, *L'Italia nell'età di Dante, Petrarca e Boccaccio*, Bologne, Il Mulino, 1982 (trad. it. *Italy in the Age of Dante and Petrarca, 1216-1380*, Londres-New York, Longman, 1980).

MILANESI Marica, « Antico e moderno nella cartografia umanistica: le grandi carte d'Italia nel Quattrocento », *Geographia Antiqua. Rivista di geografia storica del mondo antico e di storia della geografia*, vol. XVI-XVII, « La cartografia degli antichi e dei moderni », 2007-2008, p. 153-176.

SCHMITZ Benoît, « Pouvoir pontifical et *imperium* au XVI^e siècle », dans C. Callard, É. Crouzet-Pavan et A. Tallon (dir.), *La politique de l'histoire en Italie. Arts et pratiques du réemploi (XIV^e-XVII^e siècle)*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014, p. 79-94.

VOGEL Jakob, « Empire et nation. Un débat jamais tranché », dans É. François et T. Serrier (dir.), *Europa. Notre histoire*, Paris, Éditions des Arènes, 2017, p. 641-654.

NOTES

1. Pour une mise en perspective du concept d'imaginaire et, en particulier, de son caractère instituant pour toute société, je renvoie à B. Debarbieux, *L'espace de l'imaginaire. Essais et détours*,

Paris, CNRS Éditions, 2015, p. 17-18.

Je souhaite remercier Renato Lenti, docteur en littérature italienne, pour ses précieux conseils et Hubert Malfray, docteur en littérature anglaise, pour la traduction du résumé.

2. M. Barry, « L'Europe et son mythe : à la poursuite du couchant », *Revue des deux mondes*, novembre-décembre 1999, p. 111.

3. H. Inglebert, *Le Monde, l'Histoire. Essai sur les histoires universelles*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 68-69.

4. « [...] *Omnium totis Europae Ecclesiarum Capiti* ». Voir B. Judic, « La notion d'Europe chez saint Colomban », dans O. Wattel-de-Croizant (éd.), *D'Europe à l'Europe III. La dimension politique et religieuse du mythe de l'Europe de l'Antiquité à nos jours*, Tours, Éditions du Centre de recherches Piganiol et Christian de Bartillat, 2002, p. 139-153.

5. « [...] *Diluculo prospiciunt Europenses Arabum temtoria; Europenses vero [...] in suas se leti recipiunt patria* ». Anonyme de Cordoue, J. Tailhan (éd.), 1885, réédité et traduit dans P. Riché et G. Tâte, *Textes et documents d'histoire du Moyen Âge*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1972, p. 231-233.

6. P. Riché, *Les lumières de l'an mille*, Paris, CNRS Éditions, 2013, p. 102.

7. Cf. par exemple, *Theodulfi Aurelianensis episcopi opera*, J. Sirmond (éd.), Paris, Sébastien Cramoisy, 1646, *Carminum Liber*, VI, *Ad Carolum Imperatorem*, v. 745-746, p. 271 : « *Sub tua iura Deus dedit Europea regna, Totum orbem inclinet sub tua iura Deus.* »

8. « *Tunc universi fideles Romani [...] Dei nutu atque b. Petri clavigeri regni coelorum, exclamaverunt: Karolo piissimo Augusto, a Deo coronato, magno et pacifico imperatori, vita et victoria* », *Liber pontificalis*, L. Duchesne (éd.), Paris, Ernest Thorin, 1886, vol. II, p. 7.

9. J. Vogel, « Empire et nation. Un débat jamais tranché », dans É. François et T. Serrier (dir.), *Europa. Notre histoire*, Paris, Éditions des Arènes, 2017, p. 643-644.

10. A. Giardina et A. Vauchez, *Il mito di Roma. Da Carlo Magno a Mussolini*, Rome-Bari, Laterza, 2000, p. 26.

11. *Ibid.*, p. 21.

12. Évangélaire d'Otton III, Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Latin 4453, v. 1000, abbaye de Reichenau. Reproduit dans J. C. D'Amico, *Le mythe impérial et l'allégorie de Rome. Entre Saint-Empire, Papauté et Commune*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2009, p. 61-65.

13. R. Folz, *L'idée d'Empire en Occident du ve au xive siècle*, Paris, Aubier, 1953 ; M. Pacaut, *La théocratie : l'Église et le pouvoir au Moyen Âge*, Paris, Desclée, 1989 ; A. Vauchez, « Rome et ses mythes », dans H. Multon et C. Sorrel (dir.), *L'idée de Rome : pouvoirs, représentations, conflits*, Actes de la XII^e Université d'été d'histoire religieuse (Rome, 10-15 juillet 2003), Chambéry, Université de Savoie, 2006, p. 9-19.

14. Innocent III s'exprime en ces termes dans une lettre à Philippe de Souabe (F. Kempf (éd.), « *Regestum Innocenti III papae super negotio Imperii* », *Miscellanea historiae pontificiae*, vol. XII, n° 18, 1947, p. 46, 48-49, 52).

15. A. Giardina et A. Vauchez, *Il mito di Roma*, ouvr. cité, p. 43.

16. A. Vauchez, *Rome et ses mythes*, ouvr. cité, p. 10-14.

17. A. Giardina et A. Vauchez, *Il mito di Roma*, ouvr. cité, p. 3, 37, 40 ; B. Schmitz, « Pouvoir pontifical et *imperium* au xvi^e siècle », dans C. Callard, É. Crouzet-Pavan et A. Tallon (dir.), *La politique de l'histoire en Italie. Arts et pratiques du réemploi (xiv^e-xvii^e siècle)*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014, p. 79.

18. E. C. Beneš, *Urban Legends: Civic Identity and the Classical Past in Northern Italy, 1250-1350*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2011. Voir aussi, sur le rapport de filiation avec la Rome des origines que dessine Giovanni Villani pour Florence : A. Jamme et V. Rouchon Mouilleron, « Les mythes de fondation dans la *Nuova Cronica* de Giovanni Villani. Méthodes narratives et logiques illustratives », dans V. Lamazou-Duplan (éd.), *Ab urbe condita... Fonder et refonder la ville : récits et représentations (second Moyen Âge - premier xvi^e siècle)*, Actes du colloque

international de Pau (14-16 mai 2009), Pau, Presses universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, 2011, p. 207-239.

19. Avec un texte de 1356 qui sera appelé plus tard « Bulle d'or », l'empereur Charles IV de Luxembourg soustrait définitivement au pape l'élection des empereurs qui reviendra désormais à sept Grands Électeurs, tous issus du royaume germanique.

20. D. Alighieri, *La Divina Commedia*, d'après le texte établi par la Società Dantesca Italiana (*Opere di Dante*, Florence, 1960), Milan, Ugo Mursia Editore, Pg, vi, 78, p. 186.

21. Coluccio Salutati, Leonardi Bruni, Biondo Flavio, etc. Voir A. Brown, « Il Rinascimento repubblicano », dans M. Fantoni (éd.), *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, vol. I, *Storia e storiografia*, Vicence, Angelo Colla Editore, 2005, p. 173-175.

22. J. Larner, *L'Italia nell'età di Dante, Petrarca e Boccaccio*, Bologne, Il Mulino, 1982 (*Italy in the Age of Dante and Petrarca, 1216-1380*, Londres-New York, Longman, 1980), p. 7-11.

23. R. Fubini, « L'idea d'Italia fra Quattro e Cinquecento: politica, geografia storica, miti delle origini », *Geographia Antiqua. Rivista di geografia storica del mondo antico e di storia della geografia*, vol. VII, « L'idea di Italia. Geografia e storia », 1998, p. 53-66.

24. F. Petrarca, *In difesa dell'Italia (Contra eum qui maledixit Italiae)*, G. Crevatin (éd.), Venise, Marsilio, 1995, p. 134.

25. J. C. D'Amico, *Le mythe impérial*, ouvr. cité, p. 125-127.

26. G. Villani, *Nuova cronica*, G. Porta (éd.), Parme, Guanda, 1991, vol. III, liv. XIII, XC, 41-45, p. 496-497.

27. *Petrarca politico, Atti del Convegno, Roma-Arezzo, 19-20 marzo 2004*, Comitato Nazionale per il VII Centenario della nascita di F. P. (éd.), Rome, Istituto Storico Italiano per il Medioevo, 2006.

28. F. Petrarca, *Canzoniere (Rerum vulgarium fragmenta)*, M. Santagata (éd.), Milan, Mondadori, 1996, p. 128.

29. J. C. D'Amico, *Le mythe impérial*, ouvr. cité, p. 190, 203.

30. J. Delumeau, « Che cos'è il Rinascimento? », dans M. Fantoni (éd.), *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, ouvr. cité, p. 37-39 ; A. Giardina et A. Vauchez, *Il mito di Roma*, ouvr. cité, p. 59.

31. C. Nicolet, *La fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*, Paris, Éditions Perrin, 2003, p. 15.

32. D. Alighieri, *La Commedia*, ouvr. cité, Pg, XIII, 92 : « Ditemi, ché mi fia grazioso e caro, s'anima è qui tra voi che sia latina; e forse lei sarà buon s'i l'apparo. O frate mio, ciascuna è cittadina d'una vera città ma tu vuo' dire che vivesse in Italia peregrina. »

33. D. Alighieri, *Opere. Volume primo. Rime, Vita nova, De vulgari eloquentia*, C. Giunta et al. (éds), Milan, Mondadori, 2011, *De Vulgari Eloquentia*, I, 8, 6 : « [...] Nam alii oc, alii oil, alii sì afirmando locuntur, ut puta Yspani, Franci et Latini. »

34. G. Villani, *Nuova cronica*, ouvr. cité, vol. I, p. 154-157 (liv. IV, v, 1-40) : « [...] Otto re d'Alamagna [...] per le discordie del detto Berlinghieri, e de' Romani, e de' tiranni d'Italia, si mosse d'Alamagna passando in Italia [...] E Alberto si fuggi d'Italia per paura d'Otto, e il suo figliuolo papa Giovanni fu disposto; e nel detto Berlinghieri e Alberto suo figliuolo finì lo 'mperio agl'Italici [...] In quello tempo che regnarono nello 'mperio i Franceschi, e poi gl'Italiani, apresso la morte del buono Carlo Magno [...]. »

35. Cf., par exemple, N. Machiavelli, *Discours sur notre langue*, L. Vallance (trad. et éd.), Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2017, p. 8 : « Se voi volete, bene distinguere tutta Italia [...] divideremo quella solamente nelle sue provincie, come Lombardia, Romagna, Toscana, Terra di Roma et Regno di Napoli. »

36. M. Milanese, « Antico e moderno nella cartografia umanistica: le grandi carte d'Italia nel Quattrocento », *Geographia Antiqua. Rivista di geografia storica del mondo antico e di storia della geografia*, vol. XVI-XVII, « La cartografia degli antichi e dei moderni », 2007-2008, p. 160-161, 173-175.

37. S. Gasparri, « Nefandissimi Langobardi. Le origini di un linguaggio politico », dans E. Cuozzo, V. Déroche, A. Peters-Custot et V. Prigent (éd.), *Puer Apuliae. Mélanges offerts à Jean-Marie Martin*,

2 vol., Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance, 2008, vol. I, p. 325-332.

38. F. Petrarca, *Canzoniere*, ouvr. cité, p. 128.

39. *Enee Silvii Piccolominei postea Pii PP. II De Europa*, A. van Heck (éd.), Cité du Vatican, Bibliothèque vaticane, 2001, p. 27, 67-68 : « [...] *apud Europeos et, qui nomine Christiano censentur* [...] »

40. Cette perspective chrétienne englobante domine, par exemple, le récit que Piccolomini fait de la bataille de Varna (10 novembre 1444), pourtant perdue face aux Turcs par une armée composée d'unités venant de Hongrie, de Pologne et de nombreuses autres contrées du monde chrétien : « *Non detrectauere christiani certamen. itum est ferocibus in pugnam animis, superior acies nostra Turcos in fugam uertit quamplurimis primo impetu prostratis* [...] » (*De Europa*, ouvr. cité, p. 73, lignes 1805-1807).

41. Voir B. Baldi, *Pio II e le trasformazioni dell'Europa cristiana (1457-1464)*, Milan, Edizioni Unicopli, 2006, p. 205-248.

42. S. H. De Franceschi, « Approches de la romanité ecclésiale du concile de Trente au *Syllabus*. L'idée romaine dans la définition de l'Église : parcours d'une interrogation critique », dans H. Multon et C. Sorrel (dir.), *L'idée de Rome : pouvoirs, représentations, conflits*, Actes de la XII^e Université d'été d'histoire religieuse (Rome, 10-15 juillet 2003), Chambéry, Université de Savoie, 2006, p. 47-65.

43. A. Giardina et A. Vauchez, *Il mito di Roma*, ouvr. cité, p. 101.

44. Sur les notions d'identité agrégative et oppositionnelle, voir S. Hall, *Identités et cultures 2. Politiques des différences*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.

RÉSUMÉS

L'élaboration dans la culture italienne d'une certaine représentation de l'Europe est inséparable de l'émergence d'un imaginaire italien dans laquelle l'Europe joue un rôle actif, entre attraction et répulsion. Cette contribution entend explorer l'hypothèse que la compréhension de cette relation passe par la prise en compte d'un troisième pôle imaginaire : l'idée de Rome. Ainsi, tout au long du Moyen Âge et au-delà, une certaine idée d'Italie émerge dans un rapport équivoque et conflictuel entre l'idée de Rome et l'idée d'Europe.

En particulier, au cours des trois siècles envisagés par notre colloque, les élites politiques et intellectuelles de la Péninsule — autrement dit les acteurs et producteurs de toute conscience spatiale et culturelle — modifient largement et durablement leur vision de l'Europe et de la place que peut y occuper l'Italie. En effet, jusqu'au XIII^e siècle, ces élites ont pensé l'Europe sous la figure d'un empire à vocation universelle qui est aussi un monde faisant face aux mondes byzantin et arabo-musulman. L'idéal dominant — certes loin de la réalité mais c'est bien d'imaginaires, de perceptions et de représentations qu'il est ici question — est encore la république chrétienne universelle et bicéphale qui coïncide tant bien que mal avec la *Romania* linguistique et culturelle et dont l'Italie et Rome sont ou se rêvent comme le centre idéal.

Progressivement, ce monde se fissure. Des États dynastiques et territoriaux aux intérêts divergents surgissent, les divisions confessionnelles se creusent. L'essor de puissantes monarchies conquérantes met un terme à la fiction universaliste de l'empire romain médiéval. Or, au sud des Alpes, une telle évolution est vite perçue comme une humiliation. La culture italienne dans ses divers foyers pourtant encore très différenciés — les communes lombardes ou

toscane, Venise, Rome, le royaume de Sicile gouverné par les Angevins et les Aragonais — développe une revendication exclusive de l'héritage romain et latin, jusque-là entendu comme universel, pour les seuls habitants de la Péninsule. Cet héritage est opposé et refusé aux autres peuples européens, qui sont rejetés dans l'ombre de la barbarie avec une virulence proportionnelle à l'efficacité de leurs interventions militaires dans l'espace italien.

Ce tropisme imaginaire ne connaîtra pas d'inversion jusqu'au milieu du xx^e siècle si ce n'est la brève saison pendant laquelle, au milieu du xv^e siècle, le cardinal Piccolomini — le pape Pie II, après son élection — déploiera toutes ses énergies dans le but de faire revivre le rêve d'une république chrétienne universelle, identifiée nommément comme l'« Europe » et recentrée sur Rome, en réaction au danger ottoman. Néanmoins, ce projet restera inachevé et s'épuisera avant la fin du siècle suivant, sous l'action concomitante de la progressive normalisation des relations avec les Turcs, de la Réforme et, enfin, de la conquête européenne du monde qui marginalise définitivement la Péninsule.

L'elaborazione di una certa rappresentazione dell'Europa nella cultura italiana è strettamente connessa all'emergere di un immaginario italiano nel quale l'Europa gioca un ruolo dinamico, tra attrazione e repulsione. Con questo contributo s'intende esplorare l'ipotesi che per capire questa relazione occorra tener conto di un terzo polo immaginario: l'idea di Roma. In sostanza, durante e dopo il periodo medievale, una certa idea d'Italia si afferma in un rapporto equivoco e conflittuale tra l'idea di Roma e l'idea d'Europa.

In particolare, nel corso dei tre secoli che sono al centro del nostro convegno, le élite politiche e intellettuali della Penisola — che intenderemo di seguito come gli attori e i produttori di ogni progetto di coscienza spaziale e culturale — modificano ampiamente e durevolmente la loro visione dell'Europa e del posto che l'Italia vi occupa. In effetti, fino al XIII secolo, queste élite hanno pensato l'Europa sotto la specie di un impero a vocazione universale che è anche un mondo a sé, di fronte ai mondi bizantino e arabo-musulmano. L'ideale dominante — certo lontano dalla realtà ma è appunto d'immaginario, di percezioni e di rappresentazioni che si vuole discutere in questa sede — è e resta la repubblica cristiana universale e bicefala che coincide in linea di massima con la *Romania* linguistica e culturale e di cui l'Italia e Roma sono o sognano di essere il centro ideale.

Progressivamente, questo mondo si spacca. Sorgono alcuni Stati dinastici e territoriali dagli interessi contrapposti, le divisioni confessionali si approfondiscono. Il successo di alcune potenti monarchie mette fine alla finzione universalista dell'impero romano medievale. Al di qua delle Alpi, tale evoluzione è percepita come un'umiliazione. La cultura italiana, nei suoi diversi centri ancora molto differenziati — i comuni lombardi o toscani, Venezia, Roma, il Regno di Sicilia angioino e aragonese — sviluppa adesso una rivendicazione esclusiva dell'eredità romana e latina, che era intesa fin lì come universale, a vantaggio dei soli abitanti della Penisola. Questa eredità è invece rifiutata agli altri popoli europei, che sono respinti nell'ombra della barbarie con una virulenza proporzionale all'efficacia delle loro incursioni militari nello spazio italiano.

Questo tropismo immaginario non subirà alcuna inversione di tendenza fino alla metà del XX secolo, con la singolare eccezione della breve stagione durante la quale, alla metà del XV secolo, il cardinale Piccolomini — papa Pio II, dopo la sua elezione — profonderà tutte le sue energie nello scopo di far rivivere il sogno di una repubblica cristiana universale, identificata adesso come «Europa» e incentrata su Roma, in reazione al pericolo ottomano. Tuttavia, questo progetto resterà incompiuto e si esaurirà prima della fine del secolo successivo, sotto l'azione concomitante della progressiva normalizzazione delle relazioni con i Turchi, della Riforma e, infine, della conquista del mondo da parte degli Europei che marginalizza definitivamente la Penisola.

The elaboration of a certain sort of representation of Europe in Italian culture cannot be torn apart from the emergence of an Italian imaginary in which Europe played an active part, between

attraction and repulsion. My contribution will try to explore the hypothesis that such relation goes through the intervention of a third imaginary pole: the idea of Rome. Thus, throughout the Middle Ages and beyond, a certain idea of Italy emerged through an equivocal and conflicting relation to the idea of Rome and that of Europe.

More particularly, for the three centuries that this colloquium spans, the political and intellectual elite of the Peninsula—in other words the actors and producers of spatial and cultural consciousness—widely and enduringly modified their vision of Europe and of Italy's place within Europe. As a matter of fact, until the 13th century, these elites saw Europe as an empire with a universal calling that was also facing the Byzantine and Arab-Muslim worlds. The major ideal—which was far from reality but this is actually imaginaries, perceptions and representations we are dealing with here—was still the universal and dual-headed Christian Republic which coincided more or less easily with the linguistic and cultural *Romania*, of which Italy and Rome dreamed to be the ideal centre.

That world progressively disintegrated. Dynastic and territorial states with diverging interests emerged, and conflicts grew. The rise of powerful, conquering monarchies put an end to the universalist fiction of the medieval Roman empire. Yet, South of the Alps, such evolution was soon perceived as humiliation. Throughout the whole country—from Lombardian to Tuscan towns, from Venice to Rome and the Realm of Sicily governed by the Angevines and the Aragonese—people of different cultural origins claimed the exclusiveness of their Roman and Latin heritage, which so far had been thought to be universal. Such heritage was refused to the other Europeans peoples, which were rejected as barbarians, with as much vehemence as their military interventions on the Italian ground were efficient.

This imaginary trope was not to be inverted till the middle of the 20th century—except for a brief period of time, in mid-15th century, when cardinal Piccolomini—Pope Pie II after his election—plucked up all his courage in order to revive a universal Christian republic, identified as “Europe” and centred on Rome, as a reaction to the Ottoman threat. Yet, his project remained unachieved and died down before the end of the century, under the joint influence of the normalisation of relations with Turks, of the Reformation and, last but not least, of the European conquest of the world which definitely marginalized the Peninsula.

INDEX

Mots-clés : imaginaire, Europe, idée de Rome, Italie, Moyen Âge, Pétrarque

Parole chiave : immaginario, Europa, idea di Roma, Italia, Medioevo, Petrarca

Keywords : imaginary, Europe, the Idea of Rome, Italy, Middle Ages, Petrarch

AUTEUR

GIOVANNI STRANIERI

Centre d'histoire, archéologie, littératures médiévales (CIHAM/UMR 5648)

Chargé d'enseignement en histoire et archéologie médiévales, Université Lyon 3, Université Saint-Étienne

Professeur d'italien en CPGE, Saint-Étienne

gstranieri@gmail.com